

GÉNOCIDE ET DEVOIR D'IMAGINAIRE

Boubacar Boris Diop

Mémorial de la Shoah | « [Revue d'Histoire de la Shoah](#) »

2009/1 N° 190 | pages 365 à 381

ISSN 2111-885X

ISBN 9782952440981

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2009-1-page-365.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

© Mémorial de la Shoah. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

GÉNOCIDE ET DEVOIR D'IMAGINAIRE

par Boubacar Boris Diop¹

Au cours des dix dernières années, le nom du Rwanda est devenu de plus en plus familier à un nombre croissant de nos contemporains, même à ceux qui n'ont jamais eu la moindre occasion de s'intéresser au continent africain. Ce n'est malheureusement pas par hasard, car pour réussir à susciter autant d'intérêt, ce pays à la fois minuscule et dépourvu de ressources naturelles a eu plus que sa part de souffrances.

La rapidité avec laquelle la communauté internationale a reconnu le génocide des Tutsi du Rwanda – sans rien tenter pour l'empêcher – n'a eu d'égale que la vitesse à laquelle celui-ci a été perpétré. Les massacres d'avril à juillet 1994 ont causé, selon l'ONU, la mort de 500 000 à 800 000 personnes². Les autorités rwandaises, qui n'ont pas fini de procéder au recensement des victimes, en estiment le nombre à plus d'un million, ce qui ne semble guère exagéré. Pour donner une idée de ce qui est arrivé au Rwanda, il suffit de dire que dix mille personnes y ont été tuées *chaque jour*, pendant trois mois et sans interruption.

Cette entreprise d'extermination n'a pas été déclenchée de façon subite et irraisonnée sous la pression de circonstances politiques imprévues. Elle a, au contraire, été minutieusement préparée. Un État

1. Écrivain, auteur notamment de *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 1999

2. Cette évaluation, dont nul ne connaît la base de calcul, s'est largement imposée dans les organismes internationaux et les médias. Une telle prudence répond en partie au besoin normal de ne pas se fier aux seuls chiffres donnés par le gouvernement rwandais. On y sent malgré tout une certaine volonté de minimiser l'ampleur du génocide. Il reste que l'estimation la plus basse, même manifestement inférieure à la réalité, demeure effrayante : un demi-million de victimes en une petite centaine de jours !

fortement centralisé a mis son armée, des forces paramilitaires créées à cet effet³ et toute son administration au service de l'élimination d'une partie de la population rwandaise choisie en fonction de son appartenance à une « ethnique ».

Très peu de commentateurs ont compris à l'époque la gravité des événements. Presque tous ont préféré voir dans ce génocide un nouveau cycle de « massacres interethniques » opposant, sur fond de « guerre civile » sans queue ni tête, deux communautés qui se haïssaient depuis des temps immémoriaux. L'utilisation répétée de ces expressions a convaincu le monde entier qu'il n'y avait ni bourreaux ni victimes en avril 1994 au Rwanda, que l'État rwandais, dépassé par les événements, faisait de son mieux pour ramener dans le pays l'ordre et la légalité, et enfin que ces atrocités tropicales anarchiques échappaient à toute analyse politique rationnelle. Cette dernière idée, qui explique en partie la passivité de la communauté internationale, était renforcée par l'image du continent dans les médias.

Il serait toutefois absurde de prétendre que la presse internationale s'était donné le mot pour faciliter la tâche aux tueurs. Elle n'avait aucune raison particulière d'en vouloir au Rwanda. La vérité est plus simple, mais peut-être aussi plus terrible : le Rwanda n'intéressait personne. S'il est établi que tel ou tel pays occidental lié au conflit a pu trouver, pour son travail de désinformation, des relais conscients parmi les envoyés spéciaux et les correspondants de presse, beaucoup parmi ces derniers ont surtout péché par désinvolture en n'écoutant que leurs préjugés. Dans une Afrique perçue comme le lieu naturel de tous les désastres, les massacres au Rwanda n'étaient qu'une tragédie de plus après – ou en même temps que – celles de Somalie, d'Algérie et du Libéria. Si on ne peut pas appeler cela du racisme, c'est que les mots n'ont plus aucun sens.

Dès lors, il n'est pas étonnant que le statut du génocide rwandais soit, aujourd'hui encore, si singulier. Presque plus personne n'ose en contester l'aveuglante réalité. Cependant, dès qu'il s'agit d'en stig-

3. Il s'agit notamment des milices *interahamwe* (« Ceux qui marchent, attaquent ensemble »).

matiser les auteurs, de sérieuses difficultés surgissent. Il est devenu habituel, on le sait, de personnifier les grandes infamies de l'histoire contemporaine, comme pour les ancrer à tout jamais dans les mémoires : les noms de Hitler et de Pol Pot évoquent immédiatement les chambres à gaz et les champs de la mort, en vertu du pouvoir de stigmatisation que se sont arrogé les maîtres du monde. Le génocide rwandais, lui, n'est jamais nommé, car cela impliquerait un choix entre le Bien et le Mal. Dans ce cas précis, tout se passe comme si la compassion pour les victimes ne saurait aller jusqu'à reconnaître tout à fait leur innocence.

Cela dit, l'honnêteté oblige à ajouter que la tragédie rwandaise a suscité presque moins d'intérêt en Afrique même que dans le reste du monde.

Le paradoxe n'est qu'apparent. L'émiettement du continent africain en micro-États peu viables, maintes fois dénoncé par Cheikh Anta Diop et Kwame Nkrumah, se traduit de nos jours par des situations totalement inattendues. L'une de celles-ci est que l'Afrique est informée de ses propres problèmes politiques par les pays du Nord. Aussi étrange que cela puisse paraître, beaucoup d'Africains francophones n'ont su du génocide rwandais que ce qu'en rapportaient les dépêches de l'Agence France Presse, les grands quotidiens de l'Hexagone et les journaux télévisés de messieurs Poivre d'Arvor et Masure. La presse privée africaine, embryonnaire à la fin des années 1980, n'avait pas les moyens de contrarier cette tendance. Elle n'était pas en mesure, par exemple, d'envoyer sur le terrain des journalistes porteurs d'une autre grille de lecture des événements. Mais il n'est même pas certain que des médias africains auraient échappé aux clichés sur le chaos africain. À force d'échecs, le continent en est venu à perdre tout respect de lui-même. Quoi qu'il arrive en Afrique, nos distingués analystes sur le continent seront les premiers à l'expliquer par notre prétendue incapacité à nous adapter au monde moderne si ce n'est, de manière encore plus affligeante, par on ne sait quelle antique malédiction.

Le résultat est que parmi les rares cris d'indignation entendus pendant le génocide, pas un seul ou presque n'est venu d'Afrique.

Nelson Mandela, fraîchement élu à la tête de l'Afrique du Sud post-apartheid, a été une heureuse exception. Dans le meilleur des cas, nous avons murmuré notre écœurement et notre honte. Le plus souvent, nous avons fait preuve d'une indifférence quasi totale.

C'est en réaction à ce « silence assourdissant » des intellectuels et artistes africains qu'est née l'initiative « Rwanda : écrire par devoir de mémoire ». Tout a commencé en 1995, pendant la 5^e édition de Fest'Africa⁴. Le 10 novembre, la rencontre a été endeuillée par la condamnation à mort et la pendaison à Port-Harcourt de l'écrivain nigérian Ken Saro-Wiwa et de huit de ses compagnons. Les auteurs présents à Fest'Africa ont alors manifesté leur réprobation par une déclaration publique contre la dictature militaire de Sani Abacha. Cela ne les a pas empêchés de constater, une fois de plus, l'impuissance des hommes de plume à arrêter la main de chefs d'État criminels. Cet amer constat s'est mué, au fil des mois, en un besoin de plus en plus pressant de se faire entendre. Des discussions avec la communauté rwandaise de Paris ont mis en évidence la nécessité de s'intéresser de plus près au génocide de 1994. Il a alors été proposé à des auteurs de différents pays africains de se rendre au Rwanda en résidence d'écriture.

Les choses n'ont pas été aussi simples que nous l'avions cru. Il a fallu pas moins de trois ans pour convaincre les autorités rwandaises, d'abord réticentes, de nous laisser entrer dans leur pays. Il faut dire que la présence d'une majorité de francophones dans un projet soutenu par la Fondation de France n'était guère de nature à les rassurer. Ces réserves étaient bien compréhensibles, car François Mitterrand et les réseaux de la Françafrique s'étaient rangés sans état d'âme du côté des organisateurs du génocide. Nocky Djedanoum n'a pu faire fléchir ses interlocuteurs rwandais qu'en leur disant, sur un ton à la fois amical et sérieux : « Je revendique, en tant qu'Africain, le droit d'aller où je veux au Rwanda et vous, vous n'avez d'autre choix que de l'accepter. » Après les explications nécessaires, tout est rentré dans l'ordre.

4. Fest'Africa est une manifestation de littérature africaine organisée à Lille par l'association Arts et Métiers d'Afrique. Elle a été créée par l'Ivoirienne Maïmouna Coulibaly et le Tchadien Nocky Djedanoum, deux journalistes installés en France depuis qu'ils y ont achevé leurs études universitaires.

Notre groupe a séjourné au Rwanda en juillet et août 1998⁵.

À cette occasion, nous avons visité les sites du Mémorial du Génocide, discuté avec des ONG comme Avocats sans Frontières ou le Collectif Pro'Femmes, rencontré l'Association des journalistes et des écrivains du Rwanda et les animateurs de la Polyclinique de l'Espoir, l'une des structures de prise en charge des orphelins et des femmes violées pendant le génocide. Nous avons également donné des conférences à l'université de Butare, ainsi que dans les lycées et les écoles élémentaires. Nous nous sommes, naturellement, entretenus avec des rescapés – dont ceux regroupés dans Ibuka⁶ – et avec quelques-uns des cent vingt mille détenus accusés d'avoir participé aux massacres à des degrés divers. De larges plages du programme étaient réservées à la mise au point de nos notes et à des démarches individuelles.

Sur dix ouvrages prévus, neuf ont été publiés à ce jour et le dernier, *Great sadness* de Meja Mwangi, pourrait l'être bientôt. Nos ouvrages ont été présentés au public rwandais en juin 2000, au cours d'un colloque international à Kigali et Butare. Le dramaturge Koulsy Lamko a tiré des textes un spectacle d'excellente facture, *Corps et voix, paroles-rhizomes*.

Chemin faisant, d'autres initiatives se sont manifestées autour du projet, dans divers champs artistiques. Ainsi le cinéaste camerounais François Wokouache s'y est-il joint de lui-même et en a-t-il tiré un film de cent quatre-vingt minutes intitulé *Nous ne sommes plus morts* ; un autre cinéaste, le Sénégalais Samba-Félix Ndiaye, a réalisé un ambitieux documentaire sur le même sujet, intitulé

5. En voici la constitution ainsi que les titres des ouvrages publiés par chaque écrivain dans ce cadre : Monique ILBOUDO (Burkina Faso), *Murekatete*, Bamako, éditions Le Figuier/Fest'Africa, 2000 ; Véronique TADJO (Côte d'Ivoire), *L'ombre d'Imana, voyage au bout du Rwanda*, Arles, Actes Sud, 2000 ; Koulsy LAMKO (Tchad), *La Phalène des collines*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002 ; Nocky DJEDANOU (Tchad), *Nyamirambo*, Bamako, Le Figuier/Fest'Africa, 2000 ; Meja MWANGI (Kenya), *Great sadness*, non publié ; Abdourahman WABERI (Djibouti), *Moisson de crânes*, Paris, Le Serpent à plumes, 2000 ; Tierno MONENEMBO (Guinée), *L'Ainé des orphelins*, Paris, Seuil, 2000 ; Jean-Marie Vianney RURANGWA (Rwanda), *Le Génocide des Tutsi expliqué à un étranger*, Bamako, Le Figuier/Fest'Africa, 2001 ; Venuste KAYIMAHE (Rwanda), *France-Rwanda : les coulisses du génocide, Témoignage d'un rescapé*, Paris, Esprit Frappeur/Dagorno, 2003 ; Boubacar Boris DIOP (Sénégal), *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000.

6. Association de rescapés également présente hors du Rwanda et dont le nom signifie « Souviens-toi ».

Rwanda, pour mémoire. L'artiste sud-africain Bruce Clarke projette quant à lui de réaliser sur la colline de Nyanza un gigantesque monument de pierre dédié aux victimes, le Jardin de la Mémoire. Deux chorégraphes – la Sénégalaise Germaine Acogny et le Japonais Kota Yamasaki – ont réalisé *Fagaala*⁷ à partir de *Murambi, le livre des ossements*.

Depuis leur parution à partir de mars 2000, nos textes ont été traduits dans plusieurs langues et font l'objet de comptes-rendus dans les médias ou à l'occasion de rencontres littéraires en Afrique et en Europe. En novembre 2000, à Lille, un salon du livre a été spécialement consacré par les initiateurs aux œuvres issues de « Rwanda : écrire par devoir de mémoire ».

Une telle initiative pose bien évidemment un certain nombre de problèmes. Je n'ai pas l'intention de les occulter.

Le premier tient à la démarche elle-même. Plusieurs écrivains se sont rendus *ensemble* sur le lieu d'une tragédie pour en rapporter *chacun* un récit de fiction. On ne connaît pas beaucoup d'autres exemples de ce genre dans l'histoire de la littérature. L'écriture est l'acte solitaire par excellence et le texte littéraire est censé venir, pour ainsi dire, par derrière, en vertu de mécanismes psychiques largement inconscients. Les romanciers, qui n'en sont pas à un paradoxe près, aiment pourtant croire que, pour tout ce qui concerne leurs livres, ils dirigent la manœuvre du début à la fin. C'est pourquoi ils supportent si mal la commande de texte. Quel qu'en soit le motif, elle leur paraît porter atteinte à une liberté de création que l'on trouve toujours à l'origine de leur choix de devenir écrivain.

C'est sans doute pour cette raison que nous avons accueilli la proposition de nous rendre au Rwanda avec enthousiasme, mais non sans un vague malaise. Je me souviens, par exemple, avoir répondu à Nocky Djedanoum que je souhaitais aller au Rwanda et en revenir avec une sorte de journal de voyage. Dans mon esprit, le mieux que je pouvais faire, c'était de tout raconter avec une glaciale neutralité : les tueries entre Hutu et Tutsi, le ciel paisible au-dessus des collines,

7. « Fagaala » est une déformation volontaire du mot wolof « fagaagal », qui signifie extermination.

des marchandes de fruits au bord des routes, bref, la vie reprenant ses droits en attendant de nouvelles tueries, naturellement inévitables, entre Hutu et Tutsi. Il m'est facile aujourd'hui, le recul aidant, de comprendre mon attitude d'alors comme de la défiance. Je ne pensais pas avoir quelque chose à dire sur ce qui, à l'époque, était encore pour moi le déchaînement d'une barbarie tribale déplorable, certes, mais quasi routinière. Peut-être aussi que, habitué à produire des textes dans lesquels je me targuais de soumettre le réel à mon bon vouloir, je me sentais mal à l'aise dans une situation où les faits allaient, avec leur force propre, préexister au récit. J'avais en somme du mal à supporter l'idée que mon imagination serait bridée par la vie elle-même. Nous savions tous à l'avance que le simple respect pour les victimes nous interdirait de prendre trop de libertés avec leurs témoignages. Il est d'ailleurs significatif que dès qu'ils ont compris le but de notre séjour au Rwanda, certains rescapés nous ont suppliés : « De grâce, n'écrivez pas de romans avec ce que nous avons vécu, rapportez fidèlement ce que nous vous avons raconté, il faut que le monde entier sache exactement ce qui s'est passé chez nous. » Un autre fait mérite d'être souligné : les organisateurs nous avaient reconnu le droit de ne rien écrire si nous n'en ressentions pas l'envie. Pourtant, neuf ouvrages sur les dix prévus sont disponibles. C'est que, finalement, la vraie commande de texte, non formulée, nous est venue des survivants et des morts. J'essaierai d'expliquer plus loin comme il leur a été facile d'avoir raison de nos pauvres coquetteries d'artistes.

L'autre difficulté était le risque de perdre tout désir d'écriture au contact d'une réalité proprement innommable. Le romancier zimbabwéen Chenjerai Hove, contacté pour faire partie du groupe, avait, après moult hésitations, décliné l'offre. Il s'en est expliqué à Lille en novembre 2000 : « Je craignais, a-t-il dit, d'être bouleversé au point de devoir renoncer à écrire des romans. » Et, de fait, la traversée du miroir – le miroir où se reflètent tant d'échecs et de lâchetés –, loin de rendre les hommes maîtres de leur destin, les mène souvent à la folie et au désespoir.

On peut enfin s'interroger sur l'utilité d'une opération intervenant quatre ans après le génocide. Les écoliers rwandais ne s'y sont pas

trompés qui nous ont souvent demandé, avec plus d'amertume que de colère : « Pourquoi venez-vous seulement aujourd'hui ? Où étiez-vous il y a quatre ans, quand ces événements se déroulaient dans notre pays ? »

Ces objections sont sérieuses et parfois même assez troublantes. Toutefois, les obstacles ainsi énumérés, loin de nous gêner, ont été de véritables stimulants. L'aventure a certes été collective, mais chacun de nous s'y est immergé à partir de ses priorités et de son itinéraire. Cette tension née du choc entre le réel et l'imaginaire était nouvelle pour chacun de nous. Elle a eu ceci de précieux qu'elle nous a fait retrouver le goût des sentiments authentiques. Au contact de vraies douleurs, nous avons pris, contre la force meurtrière des préjugés, la pleine mesure de nos responsabilités d'intellectuels.

Avions-nous cependant besoin de nous rendre au Rwanda pour éprouver la folie de notre temps ? Après tout, en Afrique comme en maints endroits de la planète, la table de travail de l'écrivain n'est jamais éloignée de quelque charnier. Le fanatisme tue en masse dans les cieux comme sur la terre et il n'est question que de cela dans les médias. Prétendre que, pour le Rwanda par exemple, on ne savait pas, n'était-ce pas user de faux-fuyants ?

Je ne peux répondre à ces questions qu'en donnant l'exemple que je connais le mieux, le mien. Avant ce roman sur le génocide, j'en avais publié un autre, *Le Cavalier et son ombre*⁸, où je consacrais une large place au Rwanda. Je n'avais cependant jamais mis les pieds dans ce pays et je doutais un peu de la sincérité de mes sentiments. C'est pourquoi le seul moment du récit où l'héroïne, Khadidja, représente réellement l'auteur est celui où, parlant du génocide, elle avoue son désarroi et ressent secrètement sa propre colère comme une douloureuse comédie. Les drames relatés dans ce livre le sont, par simple ignorance de l'écrivain, à partir des camps de Mugunga et d'Uvira, d'ailleurs nommément désignés par Khadidja. Or, dans ces camps et dans quelques autres, se trouvaient d'innocents réfugiés mais aussi la quasi-totalité des organisateurs et des exécutants du génocide. Emmenés là par l'opération Turquoise,

8. Boubacar Boris Diop, *Le Cavalier et son ombre*, Paris, Stock, 1997.

prétendument humanitaire, ils continuaient à y faire la loi. Dans le roman, la narratrice parle de ces tueurs avec beaucoup de sympathie et d'émotion : on les voit se dévouer au profit des plus vulnérables. C'est comme si, dans une fiction sur la Gestapo lyonnaise pendant l'Occupation, un auteur français avait fait de Klaus Barbie le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Je ne fais pas ce rappel par goût de l'auto-flagellation. Il me semble juste utile de montrer avec quelle aisance le chaos dans la société peut se traduire par un désordre identique dans les esprits les plus suspicieux. Bien plus vulnérables qu'ils ne veulent l'admettre, les créateurs en arrivent, à l'instar de Khadidja, à percevoir comme un bloc informe les victimes et leurs bourreaux et à ne plus faire aucune différence entre les causes et les conséquences des événements. Cette tendance à confondre, dans une lamentation universelle, des drames politiques dont le seul point commun est d'advenir en Afrique ouvre une voie royale vers les pires clichés sur le continent. À ce compte, les situations spécifiques et *a fortiori* les êtres singuliers s'estompent bien vite. Il n'est pas question du Liberia, de la Somalie ou du Congo, mais de l'Afrique en général. De même, le génocide avait eu lieu non pas dans un pays singulier appelé Rwanda, mais juste « en Afrique » : l'écrivain verse des larmes sur les victimes du dictateur, charge à outrance ce dernier pour éventuellement mettre les rieurs de son côté et le voilà quitte avec sa conscience. Aller au Rwanda nous rendait la réalité bien plus proche. Cela m'a personnellement fait éprouver des émotions moins convenues que celles de la narratrice dans *Le Cavalier et son ombre*. Que Khadidja prétende « avoir mal au Rwanda » n'a en vérité aucun sens. Les vraies souffrances ont été pour les autres. L'auteur, très éloigné des événements, simplement désireux de *faire vrai* au prix de mille et une acrobaties de style, n'a en définitive connu que de dérisoires tourments esthétiques. J'essayais, avec un bel orgueil, de ruser avec de vrais événements et de fixer avec des mots des formes mouvantes et éphémères. C'était une pure expérience littéraire. Je crois donc être bien placé pour parler de ce qui sépare un roman sur le génocide écrit de loin, dans le confort des habitudes quotidiennes, d'un autre, écrit celui-là dans l'odeur de la mort. Dans le premier cas, la tentation d'abuser des stupéfiantes images est très forte parce qu'en Afrique, la réalité,

délirante et cruelle, semble imposer une concurrence déloyale à la fiction. Le romancier africain, qui en est bien conscient, est souvent obligé, pour tenir la cadence, d'en rajouter sur le fantastique. Cette surenchère fictionnelle est épuisante, même pour le créateur le plus habile. Elle n'est pas non plus sans risque pour la crédibilité de son récit. Avant d'aller au Rwanda, je ne me sentais tenu à aucun respect pour les faits. Il m'était difficile de comprendre ceux pour qui écrire se résumait à dire : voici la vérité. Chercher à susciter le doute me paraissait bien plus excitant. J'ai toujours perçu l'écrivain comme un enfant perdu dans la forêt. Je me délectais d'une solitude si justement exprimée par le poète Birago Diop, selon qui « lorsque la mémoire va ramasser du bois mort, elle rapporte le fagot qui lui plaît ». Il faut s'arrêter un instant pour imaginer la perplexité de celui qui, au cœur de la forêt, s'emploie à « ramasser du bois mort ». Il va d'un buisson à un autre, revient souvent sur ses pas, délibère sans cesse – et avec anxiété – sur la direction à prendre et ne semble jamais savoir ni ce qu'il fait, ni pourquoi il le fait. Il a juste envie de passer enfin aux aveux : il ne connaît pas le chemin, il ne peut le montrer à personne, il ne sait pas où il va, il ne peut y aller d'un pas résolu.

Ce désir d'écrire, non avec des idées, mais avec des souvenirs, voire avec les échos de paroles intérieures, lointaines et obscures, peut faire penser à de l'arrogance. Aller au Rwanda m'a fait comprendre que je devais surtout y voir du désespoir et le sentiment, quasi informulable, de ma propre impuissance.

Cheminer parmi les ossements et discuter avec les rescapés nous a rendus à la fois plus humbles et plus conscients de ce que nos livres pouvaient faire pour lutter contre le mal. L'ampleur et les implications humaines de la tragédie rwandaise ne se sont dévoilées à nous que progressivement. L'effarement absolu était au détour de chaque témoignage. Pour arriver à tuer tant de personnes en quelques semaines, des centaines de milliers d'assassins ont officié à visage découvert et tous n'ont pas été arrêtés, loin s'en faut. Cela veut dire que sur les collines ou dans les rues de Kigali, de Butare ou de Gitarama, les bourreaux et les victimes continuent à se croiser. Ils se reconnaissent comme tels, des images sanglantes,

surgies d'un proche passé, dansent dans leurs mémoires et ils passent leur chemin car la vie doit, après tout, continuer.

Au bout de quelques jours, nous avons tous senti que la seule façon de restituer cette détresse dans toute sa profondeur était de faire le pari de la simplicité. À la lecture de nos ouvrages sur le génocide, on s'aperçoit très vite qu'ils ont en commun, au-delà des différences d'approche et de personnalité, le dépouillement et une certaine pudeur. Quels genres d'écrivains aurions-nous été si nous étions revenus du Rwanda gonflés par la vanité et seulement désireux de montrer que nous avons du talent pour les pirouettes narratives et les métaphores bien filées ?

Depuis le mois de mars 2000, date à laquelle a paru le premier d'entre eux, on nous a souvent demandé ce que nos livres avaient apporté de plus que les articles de presse, les films documentaires, les ouvrages historiques et les témoignages des victimes. Cette question est capitale, car elle ouvre une réflexion sur l'efficacité de la fiction dans la lutte contre l'oubli. Elle paraît encore plus pertinente dans notre contexte littéraire particulier. Personne n'est aussi souvent rongé par le doute et le découragement que l'auteur africain. S'adressant dans une langue étrangère à un public de toute façon trop occupé à survivre pour avoir envie de lire ses livres, il est presque toujours persuadé d'avoir à hurler sa révolte dans le désert. La violence des guerres civiles sur le continent le harcèle de questions qui exigent des réponses immédiates, ce qui place sa fiction, souvent vécue avec remords comme un exercice délicat et vain, sous la pression constante des urgences politiques.

Mais c'est justement pour cela que les romans sont essentiels dans la préservation de la mémoire d'un génocide. Les ouvrages des universitaires ont certes le mérite de la précision. Moins attrayants et peu accessibles au grand public, ils sont destinés à une élite intellectuelle appelée à les décortiquer sans émotion. Chacun connaît d'ailleurs la boutade : les spécialistes ne se lisent pas entre eux, *ils se surveillent*. Peu différent en cela du journaliste tenu par des délais et obligé pour ainsi dire de bondir d'un massacre à un autre, l'historien n'a d'autre choix que de laisser les morts enterrer les morts. Le

romancier, lui, essaie de les ramener à la vie et cette prétention démiurgique peut virer à l'obsession. Je me souviens qu'au Rwanda, lorsque nous allions en visite sur les lieux où sont, aujourd'hui encore, exposés les ossements des victimes, j'éprouvais chaque fois le besoin de chercher toutes les traces de vie autour de nous, comme on entrebâille une fenêtre pour laisser passer un peu d'air frais dans un endroit hermétiquement clos. Un de ces épisodes est brièvement rapporté dans *Murambi, le livre des ossements*. Je n'ai pu m'expliquer une telle attitude que plus tard. En effet, un jouet près du crâne fracassé d'un enfant peut en dire bien plus sur un génocide que les plus savantes démonstrations. Ici, il s'agit de donner à voir des visages et non de rapporter des faits et de dérouler de froides statistiques. Le délire de cruauté des génocidaires est difficilement compréhensible, mais il n'est pas aussi insensé qu'on peut le croire à première vue. Si les tueurs ont tenu à humilier des innocents avant de les débiter à la machette, c'était pour se convaincre eux-mêmes et surtout convaincre leurs victimes qu'elles étaient totalement dépourvues d'humanité et que leur présence sur la terre était une erreur de la nature. Tuer les innocents ne suffisait pas : il fallait détruire jusqu'à leur mort elle-même. Ils avaient toujours cru comme chacun de nous que leur disparition serait malgré tout un petit événement. C'était une illusion. Il n'y a eu personne pour les pleurer ou les enterrer. Ils sont juste partis au milieu de rires et de sarcasmes haineux. On ripaillait et forniquait autour d'eux, la bière coulait à flots et peut-être commentait-on, sur un ton blagueur et désabusé, tel match de foot de la World Cup américaine. Il était arrivé aux innocents une chose terrible : le temps ne s'était même pas un peu arrêté à l'instant de leur mort. Pour leurs bourreaux, ils n'avaient jamais compté. C'est peut-être pourquoi les négationnistes sont toujours un peu étonnés quand on leur oppose des chiffres et des faits. Dans leur entendement personne n'est mort, car ceux pour qui on fait tant de bruit n'ont jamais eu le droit d'exister. En ce sens, la fiction est un excellent moyen de contrer le projet génocidaire. Elle redonne une âme aux victimes, et si elle ne les ressuscite pas, elle leur restitue au moins leur humanité en un rituel de deuil qui fait du roman une stèle funéraire. Et sur celle-ci sont écrits des mots très simples, qui pourraient résumer toutes les phrases de nos romans : ci-gît...

Après la Shoah, beaucoup d'Allemands ont pu dire, avec toutes les apparences de la bonne foi, qu'ils ne savaient pas. Même ce mensonge n'était pas possible au Rwanda. Le génocide des Tutsi a eu ceci de particulier que l'État a réussi à y impliquer la majorité de la population. Il a eu lieu dans le bruit et la fureur, des centaines de milliers de cadavres pourrissaient sur les collines, une radio coordonnait joyeusement les massacres et partout les cris de haine se mêlaient aux cris de terreur. La sérénité de l'historien peut-elle dire ce déchaînement des passions humaines les plus folles ? Je ne le crois pas. Le roman, qui trouve le tueur sur son terrain, celui de l'émotion et de la falsification, me paraît plus apte à remplir cette tâche. Il est peut-être encore le meilleur moyen de tirer de sa torpeur le brave homme qui, voyant que l'on charcute sans arrêt ses semblables autour de lui, lève les bras au ciel et dit d'un air sincèrement désolé qu'il n'y peut rien, car ses journées sont bien trop courtes. S'il est clair dans son esprit que lui n'a jamais voulu tuer personne, il ne se rend pas forcément compte qu'il sert par son inertie mentale les desseins du fanatique prêt à exterminer des peuples entiers. À ce brave père de famille vautré dans son salon, le roman peut presque parler au creux de l'oreille. Il peut aussi réveiller chez lui l'envie de redevenir un homme.

L'imaginaire est du reste d'autant plus autorisé à rendre compte d'un tel génocide que l'histoire récente du Rwanda résulte dans une large mesure d'un conflit entre la fiction et la réalité. Tout y est parti des fantasmes d'une certaine ethnologie coloniale qui a *inventé*, avec une déconcertante légèreté scientifique, une histoire non africaine à un pays africain.

L'ethnologie coloniale, qui découvre le Rwanda très tard, à la fin du XIX^e siècle, est en effet très vite amenée à appliquer à ses habitants les critères raciaux en vigueur dans la pensée occidentale de l'époque. Elle considère comme des autochtones les Hutu d'origine bantoue ainsi que les Twa – qui sont des Pygmées. Ce sont d'ailleurs les deux groupes négroïdes : petite taille, peau sombre et esprit prétendument lourd. Quant aux Tutsi, on ne tarit pas d'éloges à leur endroit : traits fins, peau claire, belle prestance, intelligence supérieure et, par-dessus tout, sens inné du commandement. Les ethnologues occidentaux ne

s'étonnent donc pas que cette minorité impose sans peine son autorité aux deux autres groupes. Les Tutsi sont alors présentés comme un peuple hamite, venu d'Égypte par le Nil. De délire en délire, la croyance s'impose peu à peu qu'ils sont originaires d'Éthiopie. On en fait également des Caucasiens ou des Juifs, pour ne rien dire d'autres hypothèses encore plus extravagantes.

Bref, il ressort en creux de toutes ces élucubrations que les Tutsi sont « peut-être » (?) une population de race blanche qui se serait égarée il y a longtemps au cœur de l'Afrique des Grands Lacs. L'administration belge prend tout cela très au sérieux et conclut – à partir de mesures anthropométriques et de travaux sur les gènes et sur les groupes sanguins – à la « supériorité génétique » des Tutsi. C'est à l'aide de ces données « scientifiques » qu'ont été établies les fameuses cartes d'identité « ethniques » ayant permis de sélectionner la plupart des victimes potentielles en 1994. Alors qu'il n'existe même pas d'ethnie au sens strict au Rwanda, l'ethnologie coloniale, devenue l'idéologie dominante, a amené les Rwandais à se percevoir comme des races totalement différentes les unes des autres. Les Tutsi ont fini par payer particulièrement cher l'idée qu'ils viennent d'ailleurs : lorsque, le 22 novembre 1992 à Kabaya, Léon Mugesera, dirigeant en vue du courant extrémiste hutu, veut justifier le génocide à venir, il s'adresse tout naturellement en ces termes aux Tutsi : « Votre pays, c'est l'Éthiopie et [...] nous allons vous expédier sous peu chez vous *via* le Nyabarongo en voyage express. » Les dizaines de milliers de cadavres que l'on a vu flotter sur le Nyabarongo pendant le génocide, c'était justement pour les tueurs une façon de faire rentrer les Tutsi « chez eux ». Et lorsqu'en 1994, Bernard Kouchner s'inquiète auprès de François Mitterrand de la gravité des crimes du gouvernement intérimaire, allié de Paris, le chef de l'État français le rassure d'un lapidaire : « Ce sont les seigneurs contre les serfs ! », les premiers étant, bien entendu, les Tutsi...

S'il est vrai que notre groupe d'écrivains s'est en quelque sorte retrouvé au Rwanda dans un pays imaginaire, ce séjour là-bas n'a pas été vain.

On peut en effet dire du projet « Rwanda : écrire par devoir de mémoire » qu'il est en train de jouer un rôle considérable dans la préservation de la mémoire du génocide. À partir de ces textes, des débats ont eu lieu et vont se poursuivre partout dans le monde. C'est, soit dit en passant, la preuve que les différentes formes de restitution du réel ne sont pas forcément en conflit. À la faveur de nos romans, les journalistes reviennent sur le sujet et se remettent parfois en question. Nous nous sommes beaucoup servis des travaux des historiens ou de certains articles de presse pour formuler nos mensonges qui se veulent, au bout du compte, des vérités plus profondes.

Il est intéressant d'imaginer une dizaine d'écrivains débarquant dans un pays ravagé par la guerre, cheminant entre les ruines et les ossements, le stylo à la main et le cœur battant. On voit au premier coup d'œil à quel point ils sont satisfaits d'eux-mêmes. Ils tiennent un sujet solide, une immense tragédie humaine, à mille lieues de leurs habituelles niaiseries sur la lutte entre la tradition et la modernité en Afrique. Cet arrêt sur image, délibérément moqueur et sans doute aussi quelque peu injuste, nous installe d'emblée au cœur du débat, car il fixe l'une des rares occasions où l'imaginaire de romanciers a rencontré, pour de vrai, la dureté de l'événement. Le plus important a sûrement été une autre rencontre, celle de chacun de nous avec lui-même. Il est aisé de comprendre que tant de souffrances ne puissent pas se refermer sur elles-mêmes du jour au lendemain. Au-delà du devoir de mémoire, ce voyage au bout de l'horreur s'est révélé une formidable leçon d'histoire.

La même question nous est naturellement souvent revenue à l'esprit : *pourquoi* ? Nos interlocuteurs rwandais avouaient souvent n'avoir aucune réponse. Ce ne sont pourtant pas les explications qui ont manqué. On nous a parlé d'une tradition millénaire d'obéissance à l'autorité royale, de la virulence insoupçonnée de rancœurs très anciennes, d'une évangélisation ratée – ou au contraire dramatiquement réussie ? – au point de priver une vieille nation de ses repères d'avant l'arrivée tardive des étrangers, à la fin du XIX^e siècle. Nous avons en effet vite compris qu'il était quasi obligatoire de remonter à cette époque-là pour espérer disposer de clefs valables. Sans pouvoir en démêler tous les mécanismes, il nous a bien fallu

admettre que la violence politique sous une forme aussi massive était, au Rwanda, d'origine coloniale. La Belgique n'avait rien à voir avec les événements de 1994, mais ceux-ci résultaient, historiquement, de sa gestion du Rwanda et surtout de sa volonté d'ethnicher, en dépit du bon sens, le processus d'accession du pays à l'indépendance. Le déchaînement de la violence anti-tutsi à partir de 1959 a été parfois présenté comme une réaction légitime à plusieurs siècles d'oppression féodale. On veut bien le croire, mais ici, une petite comparaison avec l'Afrique du Sud s'impose. Rien n'a jamais égalé sur le continent africain la minutieuse cruauté de l'apartheid. Le pays de Mandela en a pourtant triomphé par la voie de la réconciliation. Si les Noirs de Soweto et du Natal avaient organisé une chasse aux Blancs, personne ne l'aurait accepté en Occident. Personne n'aurait dit : il faut comprendre la colère des Noirs, ils réagissent à des siècles d'atrocités et d'humiliations, que celles-ci fussent d'ailleurs imaginaires ou réelles. Et il est certain que la communauté internationale serait immédiatement intervenue en faveur de ces victimes-là...

Ce séjour au Rwanda, chacun de nous l'a intégré à sa propre existence, avec discrétion ou en hurlant au contraire à chaque occasion sa colère⁹.

Personnellement, l'implication de l'État français dans le génocide m'a fait sentir plus nettement à quel point il est dangereux d'être un petit pays dominé, ce qui est le cas du mien, le Sénégal. Cela m'a amené à m'intéresser de plus en plus aux dérives criminelles de la Françafrique.

Nous ne pouvions espérer sortir indemnes d'un pays-cimetière qui a choisi de laisser exposés à la vue de tous les restes des victimes du génocide. C'était bien autre chose qu'un contact livresque avec la réalité. Il nous a fallu apprendre à écouter des êtres brisés à jamais nous raconter nos propres romans avant même que n'en fût écrite la première phrase. Étrange bataille entre nous et ces personnes de chair et de sang, nos futurs personnages à peine plus vraisemblables

9. Koulsy Lamko, par exemple, a estimé qu'il n'y avait aucun sens à écrire un roman et à s'en aller. Il est resté quatre ans au Rwanda, de 1998 à 2002. Il y a fondé, à Butare, le Centre universitaire des Arts, tout en enseignant la littérature et les arts dramatiques à l'université nationale.

que leurs histoires... Il est donc naturel qu'ils aient vu en nous des traîtres en puissance. Allions-nous pouvoir dire leur douleur et parler pour leurs morts dispersés aux quatre coins de nulle part ?

Notre seul mérite est d'avoir essayé de faire de notre mieux, en dépit des ambiguïtés de l'entreprise. Nous avons, je crois, réussi à exprimer ce qui, dans les souffrances du peuple rwandais, interpelle tout être humain. Cette aspiration à l'universalité nous a permis d'inscrire avec plus de force le génocide dans la durée. Appelés à être lus et commentés par des générations de lycéens et d'étudiants, nos romans commencent un long voyage dans le temps et dans l'espace. D'autres créateurs continueront à s'en inspirer, qui pour une adaptation cinématographique ou théâtrale, qui pour un travail chorégraphique.

Jean-Marie Vianney Rurangwa et Venuste Kayimahe, les deux auteurs rwandais de notre groupe, se sont contentés d'écrire des textes de réflexion plutôt que de la fiction. Ce n'est sûrement pas un hasard : pour eux, l'heure n'était pas encore venue de se fier aux symboles. Il leur fallait parler clair, ils avaient besoin d'entendre la voix de leur propre raison. Ma conviction est pourtant que les grandes œuvres littéraires sur le génocide d'avril 1994 seront écrites par les Rwandais eux-mêmes, plus tard. Pour cela, il faudra sans doute que le travail du deuil ait été fait, que la douleur ait traversé plusieurs générations et, qu'émergeant d'une longue stupéfaction, les fils trouvent enfin les mots pour dire la folie de leurs pères.